



Publication HEVRAT PINTO  
Sous l'égide de RABBI DAVID HANANIA PINTO CHLITA  
11, rue du Plateau - 75019 PARIS  
Tel: 01 48 03 53 89 - Fax 01 42 06 00 33  
www.hevratpinto.org - hevratpinto@aol.com  
Responsable de publication : Hanania Soussan



626 NASSO  
9 SIVAN 5770 - 22/05/2010

## L'ETUDE DE LA TORAH DANS LA JOIE, TOUT EN CHANGEANT POUR LE MIEUX

**D**ans la parachat Nasso (Bemidbar 22, 29), il est question des familles des léviim. La tribu de Lévi se composait de trois familles, celles de Guershon, Kehat et Merari. Pendant les quarante ans où les bnei Israël ont marché dans le désert, ils campaient parfois ici parfois là, et alors l'une des tâches des Léviim était de décharger et de monter le Sanctuaire partout où les bnei Israël arrivaient.

Dans le Sanctuaire, ainsi que dans le Temple, l'essentiel du travail des léviim était de chanter au moment de l'offrande des sacrifices, c'est-à-dire d'être dans la joie. De là nous apprenons l'immense importance de la joie pour tout homme. Quelqu'un qui n'est pas gai est tout simplement malheureux, et s'il est malheureux il n'a aucune envie de vivre. Un tel homme peut être milliardaire, posséder de nombreux biens, mais il est malheureux parce qu'il n'est pas gai.

En vérité, comment peut-on acquérir la joie? Certains non-juifs peuvent dire qu'ils l'acquerraient en allant s'amuser tous les soirs... mais c'est une grande erreur. Car qui peut être certain de revenir joyeux d'une telle soirée? D'autres diront qu'avoir beaucoup d'argent mène à la joie... mais cela aussi c'est une erreur, car les gens très riches sont justement malheureux. En effet, les Sages ont dit (Avot 2, 7) : « Plus on a de biens plus on a de soucis. » Par conséquent, où se trouve le bonheur?

Le bonheur et la joie se trouvent à l'intérieur de la famille. Mais même à l'intérieur de la famille, nous avons besoin de choses qui nous mènent à la joie, ou qui empêchent la joie de s'en aller. Celui qui a un peu d'expérience de la vie sait que le monde est rempli de problèmes. Mais justement, c'est justement dans ces circonstances difficiles que se trouve la joie.

A Bnei Brak, à Jérusalem, dans des familles où il y a dix ou douze enfants, et où l'on vit serrés, presque sans aucune possibilité de respirer, c'est là qu'on trouve la joie. Regardez un peu comment se passe le Chabbat chez eux, comment ils sont toujours heureux, toujours un sourire aux lèvres! Et quand on leur demande comment ils vont, la réponse est toujours : « Baroukh Hachem, très bien! »

Chez qui peut-on trouver une pareille joie, un pareil bonheur? Uniquement chez celui qui a la Torah. C'est ce que dit le roi David (Téhilim

19, 8) : « La Torah de Hachem est parfaite, elle ranime l'âme. » Il y a des gens qui prennent des médicaments pour des maladies de l'âme, mais le roi David dit (ibid. 9) : « Les ordres de Hachem sont droits, ils réjouissent le cœur. » La Torah fait rentrer la joie en l'homme, et elle est ce qui ranime l'âme.

De plus, « le témoignage de Hachem est fidèle, il rend sage le sot. » La Torah est véritable, et tellement réjouissante que même le plus grand des imbéciles est transformé par elle en homme avisé. Nous apprenons cela des léviim, qui étaient toujours joyeux.

C'est ce que dit le Saint béni soit-Il à Moché : Nasso, ce qui désigne entre autres choses un compte, compter et diviser les familles des léviim de façon à ce que chaque famille ait sa tâche dans le Sanctuaire. La première est celle qui est issue de Guershon. Que renferme le mot « Guershoni »? Si on le divise, on obtient guershoni. « Shoni » évoque « shinoui » (le changement), ou alors « shoné » (étudier des halakhot), étudier toute la journée, ainsi qu'il est dit : « Quiconque étudie des halakhot chaque jour, il lui est promis qu'il aura le monde à venir. »

On peut expliquer que ce n'est pas seulement quelqu'un qui se convertit qui change, mais celui, quel qu'il soit, qui était hier étranger à la Torah, qui se moquait hier encore des paroles de Torah, et qui aujourd'hui commence à étudier. Comme il a compris quels en sont les résultats et ce qui se passe en fin de compte, « nasso », il s'élève. Hier, il était loin de la Torah, et aujourd'hui « nasso », c'est-à-dire « néchev » (asseyons-nous pour étudier), il s'arme de courage et s'assied pour étudier, comme ce converti qui hier était loin et aujourd'hui se rapproche de la Torah.

A l'intérieur même du peuple d'Israël, nous voyons combien les « guerim » se sont élevés. Le Targoum Onkelos sur la Torah a été composé par Onkelos le converti, qui était le neveu de Titus, l'empereur romain (Guittin 56b). Il s'est converti, est venu au judaïsme et a traduit toute la Torah en Araméen. Le grand Tanna Rabbi Akiva descend d'un converti, ainsi que Rabbi Méïr Ba'al Haness, qui descend de l'empereur Néron (ibid. 56a). Chemaya et Avtalyon, qui ont été les maîtres de Hillel et Chamaï, étaient aussi des convertis, descendants de San'heriv.

C'est ce que nous dit la Torah dans le mot « Guershoni » : prends exemple de ce « guer » qui s'est maintenant rapproché de la Torah. Ainsi toi, qui étais loin de la Torah et qui maintenant t'es rapproché, par le mérite de l'étude tu peux changer, car l'étude de la Torah opère des changements en l'homme, et le transforme radicalement.

A présent que tu as changé pour le mieux, tu peux devenir comme dans « nasso et roch » (élever la tête) « pour le culte et pour le transport » [du Sanctuaire], tu peux élever l'étendard de la Torah, le flambeau qui éclaire. La Torah a besoin qu'on la porte et qu'on l'élève, sans quoi elle resterait quelque part au fond des bibliothèques.

Mais si on étudie et qu'on observe les mitsvot, on élève la Torah de cette façon, et alors ceux qui l'étudient de sont plus des « guerim », des étrangers, parce qu'ils ont opéré en eux-mêmes un changement radical, et ils se sont transformés en quelqu'un de totalement différent.

De plus, le mot « guer », quand on compte le mot lui-même, a la même valeur numériques que « dar » (habiter), c'est-à-dire que lorsqu'on change et qu'on se met à étudier la Torah, on habite à l'intérieur d'elle, la Torah devient votre maison, ainsi qu'il est écrit (Téhilim 40, 9) : « Ta Torah est dans mes entrailles. » Les Sages ont dit (Ta'anit 29a) : « Dès que rentre Adar on est très joyeux », ce qui signifie que quand l'homme rentre dans un appartement (dira), qui est le beit hamidrach, mot qui évoque Adar, il est rempli de joie, car la Torah réjouit l'homme quand il rentre dans son « appartement » pour l'étudier.

C'est la leçon que nous devons tirer de la parachat Nasso après la fête de Chavouot : changer et s'élever, monter dans l'étude de la Torah et l'observance des mitsvot dans la joie et le bonheur spirituels intérieurs, car la Torah réjouit l'homme, et si l'on étudie la Torah, on se trouve dans sa maison, « Ta Torah est dans mes entrailles. »

HORAIRES DE CHABAT BEHAR-BEHOUKOTAI		
	Allumage	Sortie
Paris	21:15*	22:37
Lyon	20:54*	22:10
Marseille	20:44*	21:55

\*On allumera les bougies chacun selon sa Communauté

# UNE TORAH DE VIE

## LES MYSTERES DU SAMBAT LES MYSTERES DU SAMBATYON

Le point final à la question de Turnusrufus le méchant : « Quelle différence y a-t-il entre les jours, et qui peut dire que le septième jour est le jour du Chabbat ? » a été mis par Rabbi Akiva par une preuve éclatante et surnaturelle bien connue :

« Le fleuve Sambatyon le prouvera – il y a un fleuve de pierres, qui coule pendant tous les jours de la semaine, et se calme et se repose le Chabbat. »

Le nom du fleuve, « Sambatyon », écrit le Ramban, est dû au fait qu'il s'arrête le Chabbat, car dans la langue de ce pays le Chabbat s'appelle « Sabbat », comme en Arabe, et on a l'habitude dans cette langue d'ajouter « yon » aux adjectifs.

Quand nous parlons du « fleuve Sambatyon », nous devons d'abord expliquer que ce n'est pas un « fleuve » dans toute l'acceptation du terme. Le mot « fleuve » est emprunté, car dans ce fleuve il ne coule pas d'eau vive, comme dans tout autre fleuve, mais toute la nature du Sambatyon est qu'il bouillonne à grand bruit et envoie dans ses tourbillons du sable et des grosses pierres, comme un fleuve qui déborde.

Dans la littérature toranique, on trouve un certain nombre de descriptions par des « envoyés des rabbanim » auxquelles on a donné la tâche de rechercher les dix tribus et les « bnei Moché », dont certains vivent au-delà du fleuve Sambatyon, depuis Rabbi Eldad le Dani qui était lui-même de la tribu de Dan, et Rabbi Peta'hya de Reninsburg (qui était le frère de Rabbi Yitz'hak Halben des Ba'alei HaTossefot), Rabbi Méïr 'Hazan (Chatz), auteur du Séder HaHakdamot, et Rabbi Baroukh de Tsefat, qui était l'envoyé du gaon Rabbi Israël de Schklow. Ils sont partis à la recherche des « bnei Moché », qui habitent au-delà du fleuve Sambatyon. Nous avons aussi entendu parler de Rabbi Moché Yaffé de 'Hevron, et de Rabbi Chimon Horwitz, qui ont laissé derrière eux des témoignages et des balises, presque exactes, de la découverte de l'endroit du fleuve Sambatyon.

Nous allons essayer de parler de tous dans le cadre de cette rubrique. Nous citerons les descriptions fascinantes et passionnantes des envoyés, ce qu'ont vu leurs yeux et ce qui se cache derrière, sans excepter ce qui leur est arrivé pendant leurs voyages dans d'autres pays, et leurs aventures témoigneront sur eux, telles qu'ils les ont rapportées de leur plume pour les générations suivantes. Tout cela avec les questions halakhiques que ces expériences de passer le fleuve pendant le jour du Chabbat ont suscitées, ainsi que l'emplacement exact du fleuve, qui a peut-être gardé tout son mystère.

### *Ils avaient de bonnes intentions*

Tout d'abord, commençons par l'identité d'Eldad le Dani, comme il le raconte lui-même dans le récit où il rapporte sa généalogie : Eldad fils de Ma'hli fils d'Otiel fils de Yékoutiel fils de Yaïr fils d'Eldad fils de Ma'hli fils d'Avner fils de Chemaya fils d'Ofri fils de 'Hori fils d'Elkana.

Rappelons aussi que son récit, qui a mérité le qualificatif de « Hilkhoh Erets Israël », est évoqué dans les Tossefot et chez plusieurs Richonim sur le traité 'Houlin. Le 'Hida l'évoque également dans son « Chem Hagedolim », et d'autres.

Le summum de l'histoire d'Eldad le Dani est sans aucun doute une description émouvante qui jette une grande lumière sur la façon de vivre surnaturelle des « bnei Moché », ceux qui mènent leur vie

de l'autre côté de l'extraordinaire fleuve Sambatyon. Voici ce qu'il écrit dans sa lettre :

En ce qui concerne les « bnei Moché », ils sont installés à côté du fleuve qui s'appelle Sambatyon, et qui s'étend sur une distance couverte à pied en trois mois. Ils habitent dans des maisons, des cours et des tours, et il n'y a rien chez eux d'impur, ni volatile impur ni bête sauvage impure ni chiens ni loups, et il n'y a pas de mouches chez eux, ni de moisissure ni de poux ni de corbeaux ni de scorpions ni de serpents ni de renards ni de lions ni de tigres, mais seulement du petit et du gros bétail.

Leurs troupeaux mettent bas deux fois dans l'année, et ils sèment et moissonnent et ont toutes les sortes de fruits du monde, et toutes sortes de haricots, de courgettes, de pastèques, d'oignons et d'aux.

Ils ont la foi, la Torah, la Michna et le Talmud, et quand ils étudient ils disent : « Yéhochoua bin Noun a dit au nom de Moché au Nom de D. », et n'évoquent pas le nom d'un sage qu'ils ne connaissent pas. Ils ne savent parler que dans la langue sacrée.

Ils ont les lois sur le vin des non-juifs, les lois de la che'hita et les lois sur les bêtes tereifot, de façon plus sévère que chez les commentateurs, car Moché était plus sévère dans tout cela que ce que disent les commentateurs.

S'ils entendent que qui que ce soit jure par le Nom de D., ils lui disent : « Espèce d'ignorant, pourquoi as-tu juré par le Nom divin, comment peux-tu mettre ce nom dans ta bouche, est-ce que c'est du pain pour que tu le manges, ou de l'eau pour que tu la boives ? Tu ne tires aucun profit de dire le Nom de D. en vain, sache que par la faute d'un serment les enfants meurent en bas âge. »

Ils sont pieux et ont une foi fervente. Ils vivent longtemps, dans les cent vingt ans, et chez eux un fils ne meurt pas du vivant de son père, ils voient des enfants et des petits-enfants, trois ou quatre générations. Ils sèment et moissonnent, un petit enfant conduit le troupeau sur une distance de plusieurs jours de marche, et ils n'ont peur de rien, ni des bêtes féroces ni des démons ni de quoi que ce soit au monde, parce qu'ils sont saints et purs, justes et pieux, ils ont conservé la sainteté de Moché, c'est pourquoi le Saint béni soit-Il leur a donné tout ce bien.

Ils sont au-delà du fleuve de l'Ethiopie et le fleuve Sambatyon les en sépare. La largeur du fleuve Sambatyon est de deux cent vingt coudées, il est rempli de sable et sa voix s'entend au loin, le bruit des pierres est terrible, comme les vagues de la mer et comme la tempête. La nuit, on entend ce bruit jusqu'à une distance d'une demi-journée de marche. Le fleuve, le sable et les pierres remuent pendant tous les jours de la semaine, le Chabbat ils s'arrêtent et se reposent, de la veille du Chabbat jusqu'à la sortie du Chabbat. Au-delà du fleuve, personne ne peut aller, aucun homme n'a réussi à s'en approcher à plus d'un kilomètre, et le feu lèche tout ce que fait sortir la terre autour du fleuve...

Avec une certaine réticence devant ce témoignage d'Eldad le Dani, puisque enfin, d'après lui, aucun homme ne peut approcher du fleuve à moins d'un kilomètre, signalons que le gaon Rabbi Méïr 'Hazan (Schatz), auteur du poème « Akdamot Milin », que l'on a l'habitude de dire à la fête de Chavouot avant la lecture de la Torah, a effectivement réussi à franchir le fleuve Sambatyon dans une mission sacrée pour sauver les juifs de la ville de Worms. La semaine prochaine, nous donnerons l'histoire complète et passionnante de ses péripiéties.



# LES PAROLES DES SAGES

## LES TE'AMIM INFÉRIEURS ET SUPÉRIEURS

A Chavouot, on lit en public dans la parachat Yitro : « le troisième mois de la sortie d'Égypte, en ce jour ils sont arrivés au désert du Sinaï. » Les Sages nous ont enseigné combien il est important de lire ce passage en ce jour : « Le Saint béni soit-Il a dit aux bnei Israël : Mes enfants, lisez les Dix paroles chaque année [à la fête de Chavouot], et Je vous le compterai comme si vous vous teniez devant le mont Sinaï et que vous receviez la Torah. »

La lecture des « Dix paroles », celle qui se trouve dans la parachat Yitro au moment du don de la Torah et celle qui est répétée dans la parachat VaEt'hanan, ont deux séries de « te'amim » différentes. L'une s'appelle « ta'am elyon » (le ta'am supérieur) et l'autre « ta'am ta'hon » (le ta'am inférieur). La coutume des Sépharadim est de lire en public en accord avec le ta'am supérieur, et pour quelqu'un qui lit en privé, selon le ta'am inférieur, contrairement à d'autres communautés qui ont d'autres coutumes.

De nombreux Sages d'Israël se sont penchés sur cette question, des commentateurs et des grammairiens, et les opinions sont aussi diverses que les visages, l'un estimant qu'il faut se conduire de telle manière et l'autre de telle autre. Le premier qui ait parlé publiquement de cette question est Rabbi Zalman Heina zatsal dans son livre « Cha'arei Tefila ». Voici brièvement ce qu'il dit :

« J'ai observé les Dix paroles. Elles possèdent deux séries de te'amim, que l'on appelle ta'am supérieur et ta'am inférieur, et je n'ai trouvé chez aucun auteur ancien selon quel ta'am il fallait les lire. Je n'ai aucun doute que les Richonim n'ont pas traité de cette question tellement c'était évident pour eux, car ils avaient le cœur aussi grand qu'une immense salle et il connaissaient le sujet tellement bien qu'ils n'avaient pas besoin de l'examiner. Quant aux A'haronim, ils ne se sont pas efforcés d'en parler à cause de la faiblesse de leurs connaissances en grammaire, et dans tout ce qui concerne la cantillation, car à notre époque les sources de cette sagesse se sont obstruées, elles nous sont devenues étrangères, les plus puissants ne s'y retrouvent plus et la Torah a presque été oubliée faute de connaissances.

« J'ai pris à cœur de faire des recherches dans ce domaine, car les Sépharadim ont l'habitude de chanter en public selon les tea'mim supérieurs, et en privé selon les te'amim inférieurs. Alors que j'étais plongé dans ces recherches pour trouver la raison de cette coutume, j'ai fini par découvrir que notre maître Rabbi Mena'hem Di Luzano avait écrit dans son livre « Or Torah » qu'une fois, une assemblée de Sages s'était trouvée devant lui, et la question leur avait été posée de la raison de ces deux séries de te'amim dans les Dix paroles, l'un disant une chose et l'autre une autre. Jusqu'à ce que le Rav zal dise que les tea'mim supérieurs ont été placés pour la lecture en public et les te'amim inférieurs pour la lecture en privé. Il a dit cela sans l'ombre d'une preuve, et sans en donner la moindre raison, et les Sépharadim se conduisent selon son opinion. »

Naturellement, cette réponse n'a pas satisfait le Rav Heina, et il n'a pas non plus accepté la coutume achkénaze telle qu'elle est citée dans le livre « Massat Binyamin », qui en fin de compte conclut qu'il faut faire un compromis, lire à la fête de Chavouot selon le ta'am supérieur, et le Chabbat Yitro et le Chabbat VaEt'hanan selon le ta'am inférieur. Tous les achkénazim se rangent à ces propos, et cette coutume s'est répandue dans toute l'Allemagne et la Pologne. En fait, elle ne s'appuie sur rien, car il ne convient pas de s'en remettre à ce compromis qui ne repose absolument sur rien.

Pour résumer un article long et compliqué qui décrit les différentes

sortes de te'amim et leurs noms, le Rav Heina arrive à la conclusion qu'effectivement, les deux séries de te'amim ont une base solide : les supérieurs sont ceux qui ont été donnés à Moché au Sinaï par D., et les inférieurs représentent ce que Moché a dit aux bnei Israël en bas. On tire de cela une conclusion halakhique : A chaque fois qu'on lit les Dix paroles dans la Torah, il faut lire avec les te'amim inférieurs, car c'est ce qu'a dit Moché aux bnei Israël en bas, d'où leur nom de « teamim inférieurs ».

Ces propos ont éveillé la colère du gaon Ya'avets, qui écrit : « Je me suis tenu tremblant et stupéfait de ce que mes yeux voyaient, et je me suis demandé pourquoi il négligeait la tradition des Sépharadim, et les a insultés en disant que ce n'était que pure imagination sans aucune espèce de fondement. » Après plusieurs autres considérations exprimées très durement, il conclut en citant l'opinion du Maharam ben 'Habib : « Les te'amim d'en haut sont écrits pour des tessitures élevées et des voix fortes, alors que ceux d'en bas sont pour une tessiture basse et une voix faible. » Ou encore : « le ta'am supérieur s'écrit au-dessus de la lettre, et le ta'am inférieur en dessous. La tradition des Sépharadim est très ancienne, et c'est elle qui est la véritable. » [Disons en passant que dans les livres sacrés, on a découvert dans la Gueniza du Caire un certain nombre de pages de la Bible qui portaient les différentes options des te'amim. La méthode de Babylonie selon laquelle les te'amim se trouvent au-dessus des lettres, comme c'est le cas à notre époque, et la méthode d'Israël selon laquelle les te'amim sont placés sous la lettre.] Il trouve également une raison simple de la division en te'amim supérieurs et inférieurs, pour le public et pour l'individu : « Il y a une grande différence, et cela permet de faciliter la lecture pour celui qui lit seul. C'est la nature de la langue sacrée d'essayer de faciliter la lecture, sans trop allonger les versets. »

Bref, de nombreuses plumes se sont brisées à essayer d'expliquer les te'amim supérieurs et inférieurs, ainsi que les coutumes de lecture, et on n'est pas arrivé à un consensus. Mais comme on l'a dit, la coutume des Sépharadim et des communautés orientales est que pour lire les Dix paroles, partout, on les lit dans le « ta'am supérieur », et quand on lit la Torah en privé, par exemple quand on lit deux fois la paracha et une fois le Targoum, ou tout simplement pour étudier, on lit avec le « ta'am inférieur » [Kaf Ha'Haïm 494, 20], alors que la coutume achkénaze, qui figure dans la Michna Beroura [494, Biour Halakha] est qu'à la fête de Chavouot, on a l'habitude de lire en public avec le ta'am supérieur, et dans la parachat Yitro et la parachat Vaet'hanan on lit même en public avec le ta'am inférieur. Certains ont la coutume de toujours lire en public avec le ta'am supérieur, et seulement en privé pour soi-même avec le ta'am inférieur.

## GARDE TA LANGUE

### *Regretter et prendre des résolutions pour l'avenir*

*Si quelqu'un a transgressé, écouté du lachon hara et l'a cru en lui-même, que cela concerne les fautes entre l'homme et D. ou les fautes envers autrui, pour réparer il doit faire sortir ces choses de son cœur et ne plus les croire, et il doit prendre sur lui pour l'avenir de ne plus croire de lachon hara sur un juif, et se confesser de cette faute. C'est ainsi qu'il pourra réparer ses transgressions portant sur des obligations ou des interdictions dans le domaine du lachon hara.*

(*'Hafets 'Haïm*)

## À LA SOURCE

### « Ils confesseront la faute qu'ils ont commise » (5, 7)

Comment, demande Rabbi Moché 'Haguiz zatsal, nous confessions-nous dans « al 'het » à Yom Kippour pour toutes sortes de fautes, alors que nous savons qu'il y a dans cette liste des fautes que nous n'avons pas commises du tout ? Comment est-il donc permis à l'homme de se tenir en ce jour saint en témoignant sur lui-même quelque chose qui est un mensonge ?

Il l'explique par le fait que « Tous les bnei Israël sont co-responsables », et bien que nous-mêmes personnellement n'ayons pas commis ces fautes-là, nous partageons la responsabilité des fautes commises par d'autres juifs.

Comme preuve, il cite le verset de notre paracha : « ils se confesseront des fautes qu'ils ont commises. » Au début, la paracha s'exprimait au singulier : « un homme ou une femme qui ont commis une faute quelconque », et la fin est également au singulier : « il restituera intégralement l'objet du délit », alors pourquoi y a-t-il lieu de dire « ils confesseront la faute qu'ils ont commise » au pluriel ?

Cela nous enseigne qu'un public doit se confesser même des fautes du particulier, car « tous les bnei Israël sont co-responsables ».

### « Si elle est pure, elle sera disculpée et engendrera une descendance » (5, 28)

Il est dit dans la Guemara (Berakhot 31b) que si la femme était auparavant stérile, elle engendrera. Si elle enfantait dans la douleur, elle enfantera facilement. Si elle avait un enfant, elle en aura deux. Et apparemment c'est surprenant, puisque tout ce qui concerne cette femme a été amené par le fait qu'elle s'est isolée avec un étranger, a suscité la jalousie de son mari et ne lui a pas obéi. Par conséquent, pourquoi devrait-elle avoir une tellement grande récompense ?

On apprend de là un grand principe dans le service de D., dit Rabbi Eliahou Lopian zatsal. Cette femme, qui est arrivée à un point de telle bassesse qu'elle s'est isolée avec un homme étranger, même après les mises en garde de son mari, a en fait surmonté une épreuve terrible. Maintenant, on s'aperçoit que par sa force spirituelle, elle a vaincu son désir et n'en est pas arrivée à la faute, « elle est pure ». Un tel acte de courage, de conquête des instincts, lui fait mériter une récompense énorme, bien que si elle ne s'est pas repentie, elle doit aussi recevoir le châtiement de l'acte même de s'être isolée. Mais pour avoir dominé ses instincts, elle aura sa récompense, « elle sera disculpée et engendrera une descendance. »

### « Un nassi un jour un nassi l'autre présenteront leur offrande » (7, 11)

C'est surprenant : La tribu de Lévi, qui a été choisie pour servir devant Hachem, n'est pas comprise dans l'inauguration de l'autel, et son chef de tribu n'a pas participé à l'offrande des sacrifices comme les autres tribus. Qu'est-ce que cela signifie ?

Le livre « Cha'ar Bat Rabim » en donne une belle explication. Sur le verset « Parle, Je te prie, aux oreilles du peuple et que chacun demande à son ami et la femme à son amie des ustensiles d'argent et d'or et des vêtements », il est dit dans le Midrach que seuls les bnei Israël qui avaient souffert de l'esclavage de l'Égypte ont reçu cet ordre, et en récompense de leur travail

pénible il leur a été permis de prendre maintenant aux Égyptiens des ustensiles d'argent et d'or. Mais cela n'a pas été permis à la tribu de Lévi, parce que ses membres étaient dispensés du travail en Égypte, c'est pourquoi ils n'avaient pas le droit de profiter des ustensiles d'argent et d'or, car cela aurait constitué du vol.

Et comme pour l'inauguration de l'autel chaque nassi a reçu l'ordre d'apporter une écuelle d'argent, un bassin d'argent et une coupe de dix sicles en or, la tribu de Lévi ne pouvait pas le faire, puisque les enfants de Lévi étaient pauvres et vivaient de la tsedaka, du ma'asser...

### Par allusion

#### « Depuis les pépins jusqu'à l'enveloppe »

Rachi explique que « 'hartsanim », ce sont les pépins.

Or le mot « 'hartsanim » a la valeur numérique de « hagaranim » (les pépins).

(« Birkat Peretz »)

#### « Il offrira son sacrifice à Hachem, un agneau d'un an »

Les dernières lettres de ces mots en hébreu forment le mot « techouva ».

C'est-à-dire qu'il ne suffit pas d'apporter un holocauste ni un sacrifice expiatoire, mais en même temps il faut se repentir totalement.

## A LA LUMIERE DE LA PARACHAH EXTRAIT DE L'ENSEIGNEMENT DU TSADDIK RABBI DAVID 'PINTO CHELITA

### Tous les bnei Israël sont importants devant Lui

Nous constatons que la Torah donne en grand détail le sacrifice de chaque Nassi individuellement, bien qu'ils n'aient différé en rien les uns des autres. Cela vient nous enseigner que le cohen ne doit pas dire : « Ce riche, parce que je le bénis, va m'apporter de nombreux cadeaux, je vais donc le bénir, et je vais délaissier ce pauvre qui ne m'apporte pas de cadeaux. »

C'est pourquoi la Torah a dit : « Vous mettrez Mon Nom sur les bnei Israël et Je les bénirai », c'est-à-dire que le cohen n'a pas le droit de dire : « Je vais bénir Untel et je ne vais pas bénir un autre Tel, parce qu'il ne me donne pas grand-chose », car la bénédiction se trouve chez Hachem, c'est Lui Qui bénit les bnei Israël, et le cohen ne fait que mettre Son Nom sur eux.

C'est également la raison pour laquelle le passage sur les Nesiim est juxtaposé à la bénédiction des cohanim, pour nous dire : de même que la Torah a pris soin de détailler les sacrifices offerts par chaque nassi individuellement, bien qu'ils n'aient eu aucune différence entre eux, elle ne l'a fait que pour les mettre à égalité. De même, le cohen doit considérer tous les bnei Israël comme égaux en ce qui concerne la bénédiction, et ne tenir compte de rien d'autre au moment où il bénit.

C'est pourquoi les Sages ont institué de dire dans la formule de la bénédiction des cohanim : « Qui bénit Son peuple Israël avec amour », parce que de même que le Saint béni soit-Il bénit Israël avec amour, et que tout le monde est égal à Ses yeux, de même le cohen doit bénir tout le monde avec amour et ne pas avoir l'intention que la bénédiction s'adresse à celui-ci plutôt qu'à celui-là.